

ses confrères battirent des mains à l'unisson en signe d'approbation, et il était manifeste qu'après ce verdict, don Tobias aurait eu mauvaise grâce à réclamer un seul maravedis de son débiteur.

Cependant l'israélite paraissait ne pas s'émouvoir de la harangue du journaliste, car il avait tiré de la poche de sa redingote un vieux portefeuille en cuir de couleur absolument indéfinissable, et il y avait pris un papier oblong dont le format spécial et le timbre trahissaient, à première vue, un effet de commerce.

—Je viens en effet, dit-il, non vous présenter, mais vous rendre, don Roberto, ce qui ne m'appartient plus, puisqu'un billet payé est de droit la propriété du souscripteur.

Don Roberto prit l'attitude grave du commandeur dans le *Festin de Pierre*. Puis, avec un éclat de rire qui trouva immédiatement un écho dans son joyeux auditoire :

—Il est donc vrai, dit-il, qu'un fou trouve toujours un plus fou que lui, pour se charger de payer une dette destinée, sans cette intervention, à demeurer perpétuellement renouvelable.

Le journaliste avait avancé la main, mais don Tobias gardait toujours dans la sienne le précieux papier qui, au dire de son contexte, valait cent douros en bonnes espèces trébuchantes.

Don Roberto fit un geste d'étonnement, car il ne comprenait rien à la pantomime du juif, qui semblait vouloir à la fois donner et retenir.

Don Tobias s'amusa un instant de cette perplexité du jeune bohème de lettres ; mais ne voulant pas prolonger la scène, il dit presque aussitôt :

—J'ai étudié quelque peu l'astrologie judiciaire, don Roberto, et je puis vous affirmer aujourd'hui que votre planète est entrée dans une bonne maison.

—Expliquez-vous en langue intelligible, Shylock, car je n'entends rien à vos termes de généthliaque et de cabaliste.

—En deux mots, voici : votre réputation de feuilletoniste et votre talent de conteur ont séduit, grâce à moi, un nabab, ou, pour parler plus exactement, un Crésus dont j'ai fait tout récemment la découverte. Ce très confiant millionnaire m'a fourni l'occasion de lui rendre service et de me rendre service à moi-même, deux données toujours indispensables pour moi à la solution des problèmes dont je m'occupe. Et comme la fortune est toujours prodigue quand elle est souriante, la même circonstance m'a permis de vous être utile à vous.

—Achevez, car je brûle d'impatience.

—Un peu de calme. Donc le Crésus, qui n'est pas cousu d'or, mais de pierreries, a la fantaisie de faire parler de lui dans les journaux.

—Et il vous a chargé de me corrompre ?

—En payant d'avance le billet que vous auriez laissé protester.

—Votre Crésus est généreux pour vous, Shylock ; mais quel bien voulez-vous que je fasse à un inconnu qui me prive du doux plaisir de vous avoir pour créancier dans ce monde et dans l'autre, car j'aurais certainement ajourné ce paiement jusqu'au règlement final de tous les comptes dans la vallée de Josaphat.

—Le calcul des intérêts aurait été trop compliqué, señor. Mais parlons sérieusement. Le docteur Monterey, c'est le nom de notre bienfaiteur, ne m'a pas seulement acquitté les cent mille francs, montant de ce billet, mais il vous prie d'accepter la bague en brillants que voici, à titre de premières arrhes, sur le prix d'un feuilleton de six colonnes que vous écrirez et ferez insérer aujourd'hui ou demain dans la *Prensa nacional*.

—Je n'ai rien à refuser, Shylock, et j'accepte les présents d'Artaxerce. Il ne vous reste plus qu'à me dicter mon article.

—Ce n'est pas un article, mais un roman, un drame dont les péripéties sont aussi émouvantes que celles des meilleurs ouvrages contemporains.

—Et cela s'appelle ?

—Le *Robinson de l'île de Corail*.

Tous les journalistes s'étaient groupés autour de don Tobias et écoutaient avec une attention avide le récit des aventures du docteur que l'israélite avait pour mission de faire rédiger et publier.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun des auditeurs s'en fut aperçu. Lorsque la narration

fut achevée, tous s'accordèrent à la reproduire avec les embellissements que leur inspirerait l'imagination et il fut convenu qu'au lieu d'un article, on en ferait dix, vingt autant qu'il y avait de journaux dans la capitale. Zèle d'ailleurs facile à comprendre, don Tobias promettant d'avance de couvrir la prose des rédacteurs de billets de banque authentiques.

On célébra en chœur la libéralité du Mécène des lettres, on escorta jusqu'au bas de l'escalier l'israélite à qui l'on prodigua les poignées de mains avec redoublements de protestations. Ensuite on remonta avec empressement dans la salle de rédaction et l'on courut aux fenêtres. Mais la foule avait disparu, la séance des Cortès était finie. On apprit bientôt par le rédacteur parlementaire, qui apportait son compte rendu des débats, la tournure qu'avait prise la discussion au Sénat. Rien n'était décidé : les partis restaient en présence et suivant toute apparence, les chances du duc de Balboa avaient augmenté.

Quelque jours plus tard, la capitale et la province s'intéressaient plus passionnément aux palpitantes révélations de don Roberto sur le docteur Monterey qu'aux évolutions d'O'Donnell et de Narvaëz.

Rien d'étonnant donc qu'un exemplaire de la *Prensa*, contenant tout au long cette troublante histoire fut tombé entre les mains de don Augustin Rianta, un des glorieux débris de la grande guerre entre les cristinos et les carlistes, qui s'était terminée en 1839 par le traité de Bergara.

Don Augustin était un brave enfant du peuple qui, sans discuter la légitimité de la cause qu'il servait, était entré au service lorsqu'il était tout adolescent, s'était battu comme un lion partout où ses chefs l'avaient envoyé, et après avoir pendant plus de sept années, versé son sang dans plus de vingt batailles, avait mérité, grâce à beaucoup de valeur et de blessures, le modeste grade de capitaine, compensant dans des conditions étroitement équitables, la perte d'un œil et d'un bras.

Très sobre et ayant du reste peu de goût pour la vie remuante après avoir achevé tant de campagnes, il vivait tout tranquillement de sa maigre pension, dans un hameau à proximité de Huesca, dans l'Aragon. C'était maintenant un excellent homme aux cheveux blancs, au visage sympathique, très connu dans toute sa région pour son humeur joviale, son empressement à obliger, et surtout pour sa lévite en drap olivâtre qui était toujours neuve, quoiqu'elle datât des premiers jours de son installation dans la localité.

Nature simple et droite, se contentant de peu, trouvant l'aisance dans l'emploi bien ordonné de ses petites ressources, et le bonheur dans l'absence de toute ambition, le vieux soldat partageait son temps entre la culture de ses légumes et la lecture de son journal. Aussi n'était-il pas rare de le trouver sur la route, la cigarette aux lèvres, le nez orné de besicles, commentant le livre ou la feuille qu'il tenait dans la main.

Il venait d'achever dans la *Prensa* qu'il avait achetée deux jours auparavant, à Huesca, le feuilleton consacré au *Robinson des îles de Corail*, et ce récit très mouvementé devait l'avoir vivement impressionné, car il se questionnait mentalement chemin faisant et les phrases qui lui échappaient, sans qu'il s'en doutât, trahissaient son agitation :

—Ce docteur Monterey doit être évidemment un grand médecin de beaucoup de savoir et d'expérience et je suis sûr que s'il voyait la pauvre Bienvenue, il lui viendrait en aide et qui sait ? la guérirait peut-être.

Cette réflexion faite, il s'arrêta court, haussa les épaules, tira brusquement deux grandes bouffées de fumée de sa cigarette et reprit enfin son monologue :

—Si j'avais obtenu un nouveau grade à chaque nouvelle blessure, je serais aujourd'hui général et ma pension se compterait en onces d'or au lieu de se chiffrer en monnaie de cuivre. J'aurais dans ce cas les moyens d'aller à Madrid dire à ce docteur : " Venez voir cette malheureuse, " et je le paierais rubis sur l'ongle.

Don Augustin tourna la tête, s'assura que personne ne l'avait entendu, et se remit à marcher.

—Allons toujours communiquer cette histoire extraordinaire à dona Mariquita, dit-il.

Puis, sans pouvoir maîtriser son émotion, il éata le pas.

Le hameau n'avait que quelques habitations. Aussi le capitaine frappait-il, quelques minutes plus tard, à une maison dont l'aspect extérieur, la façade blanchie, la clôture en briques protégée par un chapeon de tuiles indiquaient qu'elle appartenait à l'un des riches de l'endroit.

—Je n'aurai pas fait une visite inutile, se dit don Augustin.

Et de loin il salua deux personnes qui se promenaient dans le jardin.

Le capitaine poussa la grille de fer et salua de nouveau.

—Je vois que vous profitez du beau temps, señoras, dit-il avec enjouement.

—Ce serait presque un crime de laisser passer, sans en jouir, les belles journées que nous donne le bon Dieu.

Celle qui parlait ainsi était une femme d'une soixantaine d'années, dont les traits respiraient la bonté. Elle était accompagnée d'une femme, beaucoup plus jeune qu'elle, mais visiblement souffrante.

—Comment va Bienvenue ? demanda le capitaine.

—Tu entends, mon enfant : don Augustin s'informe de ta santé.

La jeune femme leva la tête à ces paroles. Sa physionomie, extrêmement belle, avait cette expression de franchise et de douceur qui captive dès l'abord. Ses grands yeux, bleus comme le fond du ciel, étaient pleins de tendresse, mais sans flamme, et traduisant une immense tristesse. Elle les attacha mélancoliquement sur le vieux soldat et ses lèvres pâles essayèrent de sourire.

Elle paraissait avoir près de quarante ans, mais il n'était pas difficile de voir que ce n'étaient pas les atteintes de l'âge qui avaient altéré son visage et éteint le feu de son regard.

Sans répondre, elle demeura immobile, indifférente à tout ce qui l'entourait et comme perdue dans une rêverie morne.

—Quelle étrange malade ! reprit don Augustin en poussant un soupir. Cet étonnement muet qui n'est pas de l'égarement, mais qui révèle le silence d'une âme inconsciente de ses facultés, me navre encore plus qu'il ne me remplit de pitié pour cette infortunée, dont la bonté survit même au brisement de la volonté.

—Elle a été ainsi, depuis le premier jour que je l'ai recueillie, don Augustin, et je crois que son sort éveille plus la compassion qu'il ne l'afflige elle-même. Dans son cerveau sans pensées, il ne reste aucun souvenir de ce qu'elle a souffert, et son cœur, pour ainsi dire, sans battement, ne doit plus avoir aucune sensation. Pauvre femme ! quelle épreuve cruelle et peut-être irrémédiable ! Voilà bientôt seize ans qu'elle est avec nous !

Il y avait en effet près de seize ans que dona Maria ou Mariquita Bispall, veuve sans enfants et très riche, avait, sur la route des Pyrénées, où l'appelaient ses incessantes visites charitables dans toutes les localités de l'Aragon et de la Navarre, été témoin d'un événement qui avait tout à coup apporté un grand changement dans son existence.

Elle se promenait seule, de grand matin, entre Salvatierra et Mondragon sur le chemin allant de Pampelune aux Monts-Catalans, lorsqu'elle vit venir au-devant d'elle deux hommes qui paraissaient être des valets de ferme, portant sur une civière faite de branches d'arbres une jeune femme, livide, ensanglantée, en apparence inanimée.

Les hommes lui apprirent qu'ils se dirigeaient avec leur fardeau vers la demeure du maire. Ils ajoutèrent qu'ils avaient trouvé la femme sur la chaussée venant de la frontière française. Un enfant leur avait raconté qu'elle était tombée de cheval.

Les deux valets avaient, disaient-ils, ramassé ce cadavre et le transportaient chez le magistrat. La senora Bispall les accompagna.

Le maire de Salvatierra connaissait depuis longtemps la dame charitable qui lui avait souvent remis des secours pour les pauvres de la commune.

Lorsque la jeune femme eut, après un long évanouissement, recouvré ses sens, on l'interrogea : mais elle resta complètement muette, don-